

## Réflexions autour d'un concept : sur le bien-fondé du terme « *Germanis* » en histoire romaine<sup>1</sup>

Mélissa S.-Morin

### Résumé

*La désignation moderne des populations protohistoriques est généralement soumise aux représentations ethnographiques des groupes historiques grecs et romains. Toutefois, les dénominations utilisées dans la littérature ancienne sont issues d'une tradition rhétorique et d'une conception gréco-romaine du barbare. Au cours des dernières années, deux historiens anglosaxons ont critiqué la pertinence de l'utilisation du terme « Germanis » pour désigner les peuples pénétrant dans l'Empire romain à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Ces opposants au mot « Germanis » soulignent que ce nom n'était pas employé par les groupes qu'il désigne et qu'il correspond à une appellation romaine désuète au IV<sup>e</sup> siècle. Ils soutiennent également que le « fait germanique » se rapporte uniquement à un groupe linguistique inconscient d'appartenir à une entité culturelle commune. Mais la notion de Germanis est-elle réellement inappropriée au point d'être répudiée? Et si le terme « Germanis » doit être abandonné, existe-t-il un vocable plus adéquat? Ces questions méritent certes d'être discutées afin d'éclairer le problème de la dénomination des groupes dits germanis.*

Pour l'historien de l'Antiquité, la dénomination des populations protohistoriques demeure souvent incertaine, puisqu'elle est généralement issue d'une terminologie indirecte nous ayant été transmise par les sources littéraires anciennes et non par les peuples eux-mêmes. Par conséquent, l'appellation moderne des peuples protohistoriques est inévitablement inspirée par les représentations ethnographiques construites par les groupes historiques – principalement grecs et romains – et connues par l'entremise des témoignages écrits. Ces nomenclatures dévoilées par les auteurs anciens proviennent évidemment d'une tradition rhétorique et d'une conception gréco-romaine du barbare, c'est-à-dire de l'étranger<sup>2</sup>. Dans ce sens, la lit-

térature gréco-latine fournit donc une image des groupes de populations extérieures à l'Empire romain correspondant non pas à une réalité objective, mais plutôt à une perception, à une idée reçue, à une représentation subjective de ces peuples telle qu'elle fut véhiculée par la société romaine.

Récemment, les historiens anglo-saxons Walter Goffart et Guy Halsall ont renouvelé les discussions sur le bien-fondé et la validité de l'utilisation du terme « Germains » pour désigner les populations migrantes pénétrant dans l'Empire romain à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. W. Goffart introduit ainsi son dernier ouvrage paru en 2006 : « *My main concern [...] is to dislodge the barbarians of late antiquity from the "Germanic" setting in which they have commonly lived. I would be content if "German" and its derivatives were banished from all but linguistic discourse on this subject*<sup>4</sup> ». Bien que W. Goffart et G. Halsall adressent leurs réticences quant à l'emploi du mot « Germains » principalement aux historiens de l'Antiquité tardive, leurs critiques peuvent-elles également s'appliquer aux autres périodes de l'histoire ancienne? Ne se limitant pas à la période tardive, cette remise en question pousse en fait à s'interroger sur la légitimité de l'utilisation de la notion de Germains pour l'ensemble des études abordant les populations d'Europe centrale aux périodes protohistorique, romaine et mérovingienne. Dans ce débat historiographique, il semble fondé de se questionner sur la nature et la pertinence des arguments mis de l'avant par les détracteurs du vocable « Germains ». Ce terme est-il véritablement inapproprié et impropre au point qu'il doive être abandonné, voire répudié? Et si la notion de Germains doit être délaissée, par quels champ lexical ou concepts peut-on la remplacer? Après avoir rapidement présenté l'origine de l'utilisation du mot « Germains » à la fois chez les Anciens et chez les chercheurs modernes, les oppositions et les ambivalences du terme seront expliquées et la question de l'existence d'un ensemble culturel germanique sera traitée. Enfin, des appellations ou des dénominations pouvant remplacer l'idée de Germains ou de peuples germaniques seront suggérées.

### **Les origines du terme « *Germani* » : utilisation dans le monde romain**

L'utilisation de la dénomination de Germains – en latin *Germani* – pour évoquer les populations transrhénanes apparaît dans la littérature romaine à la fin de la période républicaine, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, dans le contexte des campagnes militaires en Gaule qui entraînèrent la multiplication des contacts entre Rome et les peuples d'Europe centrale. Le terme est régulièrement utilisé par César qui, dès le premier chapitre du premier

livre de son célèbre ouvrage sur la conquête des Gaules, écrivait que les Germains habitaient à proximité des Gaulois au-delà du Rhin<sup>5</sup>. Mais pourquoi avoir employé le vocable *Germani* pour désigner ces populations extérieures à l'Empire romain? Le mot *germanus* existait en latin bien avant de recevoir un sens ethnonymique au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, l'épithète *germanus* signifiant « naturel, vrai, authentique »<sup>6</sup>. Or, dans son traité sur la Germanie<sup>7</sup>, l'historien latin Tacite identifie clairement les peuples dits germains comme des groupes indigènes – *indigeni* – qui n'auraient subi aucun mélange ethnique<sup>8</sup>; ils seraient donc « authentiques », ils seraient donc *germani*. Du côté des sources littéraires grecques, les auteurs semblent avoir simplement adopté la terminologie latine. Écrivant au début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Strabon souligne ainsi dans le septième livre de son traité de géographie que ce sont vraisemblablement les Romains qui auraient donné au groupe de populations à l'est des Gaulois le nom latin de *Germani*, en grec Γερμανοί<sup>9</sup>. Parallèlement, les Germains apparaissent également dans les sources écrites comme les populations occupant, dans la représentation romaine, le territoire de la Germanie – *Germania* –, région située à l'est du Rhin et au nord du Danube, soit au-delà des frontières septentrionales romaines; le reste du territoire de la Germanie, inconnu de Rome, était, dans la conception romaine, entouré par l'Océan septentrional<sup>10</sup>.

Par ailleurs, le terme « Germains », régulièrement utilisé dans la littérature des premiers siècles, apparaît beaucoup plus rarement chez les auteurs anciens à partir du IV<sup>e</sup> siècle alors que l'Empire romain entre dans une nouvelle phase d'affrontements avec les peuples d'Europe centrale dans le cadre des grands mouvements migratoires de la fin de l'Antiquité. On retrouve alors beaucoup plus souvent dans la littérature l'utilisation du terme « barbares » pour décrire les populations originaires des contrées situées au-delà des frontières romaines<sup>11</sup>. Dans un contexte marqué à la fois par les confrontations avec le monde extérieur et par l'intégration massive des groupes transfrontaliers dans l'appareil militaire romain, le vocable latin *barbari*, signifiant littéralement « étrangers »<sup>12</sup> et permettant en quelque sorte aux Romains de se distinguer eux-mêmes des communautés non romaines, incarnait sans doute l'image d'opposition ou de séparation avec des populations étrangères – parfois ennemies, parfois alliées, parfois nouvellement intégrées à l'Empire romain – sans néanmoins imposer une corrélation avec un territoire extérieur spécifique<sup>13</sup>. L'utilisation de l'ethnonyme « Germains » est donc limitée principalement aux textes des premiers siècles de notre ère. Cette utilisation antique du terme « Germains », concrétisée plutôt au début de la période impériale, correspond-elle à l'usage observé chez les chercheurs modernes? Comment s'articule l'adoption du mot «

Germanis » par les historiens actuels?

### **Le terme « *Germanis* » chez les chercheurs modernes : aperçu historique de son utilisation et oppositions chez les historiens**

La découverte d'une copie du manuscrit de la *Germania* de Tacite dans un monastère allemand, au XV<sup>e</sup> siècle, prélu à une diffusion progressive du mot « Germanis » pour désigner, comme les Romains le faisaient eux-mêmes, les populations transrhénanes des premiers siècles de notre ère. L'ethnonyme était ainsi bien ancré dans le vocabulaire scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque Theodor Mommsen publia sa *Römische Geschichte*, sa volumineuse étude en cinq tomes sur l'histoire romaine<sup>14</sup>. Le pas à franchir était évidemment petit pour que l'appellation de Germanis finisse chez les chercheurs modernes par qualifier l'ensemble des populations non romaines ayant évolué pendant l'Antiquité dans l'espace géographique de la Germanie ancienne, donc non seulement au début de l'ère impériale, mais également à l'aube de l'époque mérovingienne et pendant la période préromaine<sup>15</sup>. D'ailleurs, plusieurs cultures archéologiques de cette région datant du Bronze récent et de l'Âge du fer – telles que les cultures de Jastorf et Harpstedt<sup>16</sup> – furent qualifiées de germaniques ou de prégermaniques par opposition aux cultures de La Tène et d'Hallstatt, plus au sud, habituellement définies comme celtiques. De la littérature ancienne, le vocable « germanique » fut donc introduit en archéologie.

De même, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les philologues, notamment en philologie comparée, empruntèrent également à la littérature ancienne le qualificatif de germanique pour désigner la famille linguistique indo-européenne originaire du Nord de l'Allemagne actuel et du Sud de la Scandinavie, zone géographique correspondant encore une fois approximativement à la Germanie ancienne telle que décrite par les auteurs antiques. Rappelons brièvement que les langues germaniques regroupent en fait trois branches distinctes : la branche orientale, ou gothique, aujourd'hui éteinte, qui avait ses origines en Europe orientale et incluait les parlers des groupes dits Germanis orientaux (Goths, Burgondes, Vandales, etc.); la branche septentrionale, ou scandinave, qui s'est évidemment développée dans le Nord de l'Europe et rassemble aujourd'hui, entre autres, le suédois, le danois et l'islandais; et enfin la branche occidentale, qui donna principalement naissance à l'allemand, l'anglais et le néerlandais et qui correspondait notamment aux langues parlées dans l'Antiquité tardive par les groupes rhénans (Francs, Alamans, Angles, Saxons, etc.), appelés Germanis occidentaux<sup>17</sup>. De ce fait, parmi les chercheurs modernes, il semble que ce soit véritable-

ment chez les philologues que le référent germanique est le plus fortement ancré. Le « fait germanique » sur le plan linguistique se rapporte effectivement à une réalité concrète, palpable, à un groupe linguistique indo-européen identifiable parlant des dialectes dits germaniques ou prégermaniques à l'origine des langues germaniques actuelles. Certes, l'adéquation entre groupes linguistiques germaniques et groupes historiques ou culturels germaniques est demeurée dans le vocabulaire des chercheurs modernes. Mais existait-il à l'époque antique un ensemble culturel germanique et dans ce sens, peut-on appliquer la dénomination générique de Germains à des groupes de populations protohistoriques et historiques?

Tel qu'il a été mentionné en introduction, le débat entourant la question du vocable « Germains » s'anime principalement dans l'historiographie anglo-saxonne en raison de la polysémie du mot anglais *Germans*, qui se réfère à la fois aux Germains anciens et aux Allemands modernes. Cette homonymie peut évidemment créer une certaine confusion et entraîner un désaveu de l'ethnonyme ancien, puisqu'il est clair que toute forme d'ascendance singulière entre *Germans* antiques et *Germans* modernes est tout à fait inexacte. W. Goffart souligne ainsi pertinemment que « *[d]espite its antiquity and its endorsement by admirable scholars too numerous to mention, the linear projection of modern Germany out of an ancient one is a mistake, no longer in keeping with the way we do history*<sup>18</sup> ». Conséquence des mouvements migratoires, l'héritage des peuples dits germaniques n'est pas exclusif au territoire allemand, pour preuve la mainmise des Francs sur le territoire de la future France et la migration des Saxons dans les îles britanniques. En revanche, cette association sous-entendue, quoique impropre, entre *Germans* antiques et modernes se pose évidemment beaucoup moins en français, puisqu'on différencie clairement d'une part, les Germains et, d'autre part, les Allemands<sup>19</sup>. Par ailleurs, les détracteurs du terme « Germains » soulignent que ce nom ne fut jamais employé par les groupes humains qu'il désigne et qu'il correspond en réalité à une identification – et surtout à une perception – romaine d'ailleurs désuète au IV<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. Les opposants au vocable « Germains » soutiennent également que la réalité germanique se rapporte uniquement à un groupe linguistique inconscient, à la période antique, de son appartenance à une entité culturelle commune : « *“German” was basically a Roman word, used by authors in the early Empire as a shorthand term for many of the northern barbarians. [...] The peoples surveyed by Tacitus or those of the Migration Age were fragmented; they did not call themselves Germans but bore particular names, and they did not live in a territory they called “Germany”. [...] At best, they spoke dialects that our linguists call “Germanic”, but even that common bond was (as far as we*

*may tell) unknown to themselves until the eight century*<sup>21</sup> ». De la sorte, selon W. Goffart et G. Halsall, le non-usage du vocable « Germains » par les peuples qu'il désigne fait de ce mot une appellation inappropriée pour évoquer les populations anciennes d'Europe centrale<sup>22</sup>. Je réitère donc la question : existait-il un ensemble culturel germanique pendant l'Antiquité? Au-delà du facteur linguistique, l'ethnonyme « Germains » peut-il correspondre à une réalité ethnographique et historique?

### **Un ensemble culturel germanique aux époques protohistorique et romaine?**

Le concept de Germains se construit et se confirme aujourd'hui d'abord autour d'un constat linguistique, soit l'existence d'une famille de langues germaniques dont le noyau originel proto-germanique daterait de l'Âge du fer<sup>23</sup>. Or, partant du fait que l'existence d'une langue implique celle d'une communauté linguistique, il serait en vérité un peu trop simpliste, voire réducteur, de limiter le groupe de populations antiques dit de langues germaniques à une simple ressemblance ou filiation linguistique. Dans ce sens, un groupe de peuples ayant une langue ancestrale commune partage nécessairement des similitudes sur les plans culturel et culturel, présente certainement des ressemblances en ce qui a trait à la conception du monde, à la structure de la pensée, à la construction sociale, politique et religieuse, puisque la langue – par l'intermédiaire de la parole –, particulièrement dans les civilisations orales, est le principal véhicule de la pensée, des valeurs, des idées, des interprétations du réel, de l'organisation du monde, du système idéologique, religieux, etc. Sans être évidemment irréfutable, ce principe concorde néanmoins avec l'hypothèse Sapir-Whorf sur la relativité linguistique qui soutient que le langage ne sert pas uniquement à exprimer oralement des idées, mais permet également de les créer et de les concevoir et que conséquemment, il est difficile pour l'humain de penser en dehors des limites de son propre langage, puisque celui-ci définit sa structure cognitive du monde<sup>24</sup>. Les textes anciens révèlent ainsi chez certains groupes rhénans dits germains – parlant selon toute vraisemblance des dialectes germaniques – l'existence d'une conception à l'échelle régionale d'une appartenance à une même entité culturelle se différenciant de la culture méditerranéenne. Les témoignages littéraires soulignent, par exemple, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, une certaine uniformité religieuse des différents peuples rhénans, lesquels se référaient tous à une même prophétesse de la tribu des Bructères<sup>25</sup>. Malgré la pluralité des groupes tribaux – et sûrement des dialectes –, les cadres religieux des peuples rhénans dits germains s'articulaient ainsi consciemment autour de pratiques culturelles communes. Néanmoins, la plupart des

peuples de langues germaniques n'étaient probablement pas conscients, à la période antique, de l'existence d'un héritage culturel commun, ou du moins de l'envergure spatiale de cet héritage, ce qui ne signifie évidemment pas que ce bagage culturel n'existait pas. Un groupe linguistique comme l'ensemble germanique peut évidemment s'arrimer à un groupe culturel large et étendu ne réfutant néanmoins pas l'existence de particularismes tribaux ou régionaux.

Parallèlement au relativisme linguistique de Sapir-Whorf évoqué précédemment, cette adéquation entre langue et culture est également le fondement de la théorie indo-européenne. L'acceptation de l'existence des Indo-Européens – ou plutôt des Proto-Indo-Européens – repose d'abord sur la reconnaissance d'un constat linguistique : de nombreuses langues européennes et asiatiques, parlées par des peuples éloignés géographiquement et *a priori* hétérogènes culturellement, ont vraisemblablement une origine linguistique commune. C'est cette origine linguistique commune qui mène ensuite à l'étude de l'idéologie, de la théologie et de la mythologie des groupes culturels indo-européens. Toutes les civilisations de langues indo-européennes ont notamment une construction sociale et une structure de la pensée similaires, ce qui a mené Georges Dumézil à élaborer sa célèbre théorie de la tripartition sociale, c'est-à-dire que toutes les sociétés indo-européennes sont fondées et structurées sur le plan social, politique et religieux de la même façon, autour des trois mêmes fonctions, à savoir le sacré, le militaire et la production<sup>26</sup>. Si l'on accepte le raisonnement arrimant la théorie indo-européenne, le fait de reconnaître l'existence d'un groupe linguistique spécifique – par exemple germanique – implique manifestement de reconnaître l'existence probable d'une origine culturelle commune et d'une parenté culturelle entre les composantes de ce groupe linguistique. Ne peut-on pas s'inspirer du modèle des études indo-européennes pour cerner chez les populations anciennes d'Europe centrale et septentrionale non pas uniquement les ressemblances linguistiques, mais également les similitudes sociétales allant au-delà de la langue, et ce, en dépit du fait que ces référents n'étaient pas envisagés ou perçus par les communautés proto-historiques?

D'ailleurs, plusieurs indices permettent de mettre de l'avant une certaine forme de corrélation entre langue germanique et groupe culturel germanique. D'une part, les linguistes datent d'environ 500 avant notre ère les changements phonétiques qui transformèrent une variante linguistique indo-européenne en une langue dite proto-germanique, ancêtre du germanique et des langues germaniques modernes<sup>27</sup>. Parallèlement, les archéologues situent également autour du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère les premiers

mouvements migratoires d'expansion des groupes culturels de l'Âge du fer scandinave vers le Nord de l'Allemagne<sup>28</sup>. Certains chercheurs associent donc, de façon néanmoins hypothétique, les cultures archéologiques préromaines de l'Âge du fer nordique à l'aire originelle d'une population dite germanique ou prégermanique : des groupes de populations indo-européens, dans le cadre d'un mouvement migratoire vers les territoires septentrionaux de l'Europe<sup>29</sup>, se seraient ainsi détachés progressivement d'un ensemble culturel indo-européen plus global, entraînant notamment une évolution linguistique spécifique concrétisée simultanément à l'organisation d'une nouvelle culture matérielle. D'autre part, les liens directs entre la branche linguistique germanique et la religion ancienne des populations d'Europe centrale et d'Europe du Nord peuvent facilement être appréciés. Alors que dans les langues latines, les noms des jours de la semaine sont en général directement issus des noms des divinités romaines<sup>30</sup>, la dénomination de la plupart des journées dans les langues du rameau germanique provient habituellement du nom des divinités dites germaniques : la déesse Freyja – déesse de l'amour et de la fertilité dans la mythologie nordique – est, par exemple, à l'origine du mot anglais *Friday* – en allemand *Freitag* –, c'est-à-dire « jour de Freyja »<sup>31</sup>. Considérant à la fois le modèle théorique indo-européen, les données archéologiques partiellement présentées et l'héritage mythologique rapidement évoqué, il semble justifiable de supposer la possible existence d'un ensemble culturel germanique élargi aux époques protohistoriques et romaines. Par contre, même en admettant l'existence en Europe centrale, pendant l'Antiquité, d'une entité « culturo-linguistique » suffisamment cohérente pour recevoir une nomenclature commune, peut-être existe-il une dénomination plus adéquate que celle de Germains.

### Nommer les Germains : de nouvelles dénominations

S'objecter à l'emploi d'un vocable implique de proposer des alternatives jugées plus effectives et opératoires. Les opposants au terme « Germains » préfèrent généralement l'utilisation du mot « barbares » pour faire référence aux groupes de populations pénétrant dans l'Empire romain à la fin de l'Antiquité notamment parce que « *it is certain that the term was in current use in late antiquity*<sup>32</sup> ». Or, cette dénomination n'apparaît pas véritablement pallier les tares imputées au terme « Germains » et semble même créer de nouvelles ambiguïtés. D'une part, l'appellation « barbares » est beaucoup plus imprécise que l'ethnonyme « Germains » et peut, en réalité, désigner l'ensemble des populations non romaines évoluant en périphérie ou au-delà des limites du monde romain; le qualificatif « barbares » peut, par exemple,

se référer à la fois aux populations celtes des îles britanniques, aux tribus maures d'Afrique ou aux groupes nomades des steppes asiatiques. D'autre part, tout comme le mot « Germains » qu'il vise à remplacer, le vocable « barbares » est également issu d'une perception et d'une représentation romaine. Un peuple est qualifié de barbare, c'est-à-dire d'étranger ou même d'ennemi, selon un point de vue romain, par opposition aux populations internes et romanisées de l'Empire. D'ailleurs, la connotation péjorative que conserve encore aujourd'hui le mot « barbare » et que revêt beaucoup moins la dénomination de Germains est véritablement le produit d'une vision romaine, puisqu'elle trouve son origine dans une conception romaine de l'altérité<sup>33</sup>. Suivant le raisonnement de W. Goffart, le seul véritable avantage que semble réellement posséder l'appellation « barbares » par rapport à celle de « Germains » est d'être toujours utilisée au cours de l'Antiquité tardive : « [...] "barbarian" is appropriate to late antique usage whereas "Germanic" is grossly anachronistic ». Mais est-ce qu'un mot exprimant un concept moderne utilisé pour décrire des réalités anciennes doit nécessairement se synchroniser avec son sens passé? Est-ce que l'usage historique et l'usage historique d'un terme doivent absolument être équivalents?

La principale difficulté en ce qui a trait à la désignation des populations protohistoriques de l'Europe centrale découle du fait que plusieurs des nomenclatures pouvant être utilisées sont le fruit d'une représentation romaine. Les peuples dits germaniques sont ainsi régulièrement définis chez les historiens par l'adjectif « transrhénans » – ou « transdanubiens » –, les groupes humains étant cependant situés « au-delà du Rhin » – ou « au-delà du Danube » – selon un positionnement romain<sup>34</sup>. De même, l'appellation « populations extérieures » situe nécessairement les communautés par rapport à l'Empire romain. Quant aux adjectifs « local, natif ou autochtone », ils peuvent *a priori* sembler suffisamment neutres pour offrir une appellation adéquate et objective des groupes ayant évolué en Germanie ancienne; toutefois, dans un contexte de mobilité humaine, l'allusion au caractère indigène des populations est effective uniquement en fonction d'un regard romain dans la mesure où ces groupes précéderent l'arrivée des Romains dans la région sans néanmoins être nécessairement originaires du secteur. De plus, ce vocabulaire ne peut évidemment pas s'appliquer aux groupes migrants de la fin de l'Antiquité. Par ailleurs, l'emploi d'une nomenclature géographique peut s'avérer une alternative plus impartiale puisque exempte de connotations sociales ou culturelles. Par exemple, les peuples situés dans la zone frontalière du Rhin reçoivent fréquemment la dénomination de groupes « rhénans », les populations étant ainsi définies par rapport à un élément de l'environnement régional, à savoir le Rhin. Cette appellation

apparaît appropriée lorsqu'un épisode historique précis est traité ou qu'un cadre temporel restreint est envisagé; en revanche, dans la longue durée, considérant les mouvements migratoires et la mobilité des peuples, il semble difficile d'associer les populations issues de la Germanie ancienne à un environnement ou à un territoire régional spécifique. De même, le rattachement des peuples à l'espace géographique plus large de l'Europe centrale offre également une forme d'identification pouvant paraître objective et permettre d'englober des populations occupant un territoire plus étendu que celui couvert par les épithètes issues de la géographie régionale. Par contre, à l'instar du terme « Germains », résultant d'une représentation ethnographique romaine, l'expression « Europe centrale » découle en fait d'une représentation moderne de la géographie européenne : la région de l'Europe centrale se rapporte en fait à une zone correspondant à un centre historique et géopolitique de l'Europe plutôt qu'à un véritable centre géographique<sup>35</sup>. Dans ce sens, l'existence de l'Europe centrale comme région est intrinsèquement liée au développement historique et politique des peuples européens, principalement à partir de l'époque moderne, et émane donc d'une conception moderne de l'espace européen. Par ailleurs, plutôt marginales en français, les expressions *northern barbarians* ou *northerners* – soit « barbares du Nord » et « hommes du Nord ou nordiques » – sont très répandues chez les chercheurs anglophones. L'historien britannique Malcolm Todd a ainsi publié un livre sur les groupes germains antiques précisément intitulé *The Northern Barbarians*<sup>36</sup>. Ces expressions sont cependant une fois de plus dérivées d'une perception romaine, puisqu'il apparaît évidemment difficile de considérer objectivement comme nordiques les groupes humains occupant, par exemple, la région rhénane par rapport aux communautés alors établies en Scandinavie.

En somme, les nomenclatures les plus appropriées et les plus conformes à la réalité historique demeurent évidemment celles adoptant les noms exacts des tribus ou des confédérations de peuples qui, malgré le fait qu'elles nous soient transmises par les témoignages gréco-romains, semblent provenir ou dériver des ethnonymes qu'utilisaient ces populations pour se désigner elles-mêmes<sup>37</sup>. Pour la période tardive, ce choix apparaît judicieux, voire incontournable, puisque la plupart des communautés dites germaniques sont réunies sous la bannière de quelques confédérations – Francs, Alamans, Saxons, Thuringiens, etc. – généralement bien identifiées dans la littérature ancienne. L'appellation ethnique et systématique est toutefois beaucoup plus difficile à envisager pour les premiers siècles de notre ère de même que pour la période protohistorique : d'une part, le début de l'époque impériale voit se multiplier les noms des tribus qui, de surcroît, varient

selon les sources anciennes et, d'autre part, l'Âge du fer n'a évidemment pas laissé de témoignages écrits permettant de connaître les noms exacts des peuplades.

### **Conclusion : faut-il conserver ou abandonner le terme « *Germanis* » ?**

Les présentes réflexions avaient pour objectifs d'évaluer la justesse de l'emploi par les chercheurs modernes de l'ethnonyme « *Germanis* » en histoire romaine en examinant le bien-fondé des objections au terme et en cernant les vocables, les notions ou les expressions pouvant se substituer au mot contentieux. Les critiques en faveur d'un abandon de l'appellation de *Germanis* demeurent discutables, voire contestables, et conséquemment n'apparaissent pas aptes à convaincre indéniablement de la pertinence de délaisser complètement la notion de *Germanis* pour désigner les populations du Nord de l'Europe centrale dans l'Antiquité, particulièrement pour les premiers siècles de notre ère. Dans un cadre multidisciplinaire, la notion de *Germanis* permet de croiser et de faire interagir des réalités linguistique, archéologique et historique. Partant du constat linguistique, c'est-à-dire que le « fait germanique » correspond à un ensemble linguistique tangible, il semble tout à fait justifiable de prétendre à la possible existence dans l'Antiquité d'un ensemble culturel germanique large et souple regroupant des groupes de populations semblables sur les plans linguistique et sociétale sans néanmoins être identiques ou véritablement homogènes. De même, bien qu'il existe plusieurs autres appellations pertinentes permettant de nommer et de définir les peuples de la Germanie ancienne, ces vocables n'apparaissent pas plus appropriés ou plus adéquats pour décrire ces populations et ne semblent donc pas justifier l'abandon complète de la dénomination de *Germanis*.

Dès lors, ne peut-on pas utiliser le terme « *Germanis* » comme un concept permettant de circonscrire et de cerner ces groupes humains de la Germanie ancienne qui progressivement, dans un mouvement migratoire vers l'Occident, se déplacèrent vers le monde romain? Ne peut-on pas utiliser la notion de *Germanis* pour référer à ces populations non romaines d'Europe centrale qui, sans peut-être se définir elles-mêmes comme germaniques, se différenciaient elles-mêmes consciemment des groupes méditerranéens, gaulois et gallo-romains? Bien que construit à partir d'une tradition rhétorique antique et d'une représentation sociale romaine des peuples d'au-delà du Rhin, le terme « *Germanis* » constitue en vérité un outil conceptuel pour l'historien. Suivant la terminologie proposée par

Henri-Irénée Marrou, le concept de Germains peut ainsi être utilisé en tant que « notion historique » – nous pourrions même plutôt dire « notion historique » – c'est-à-dire en tant que terme singulier, sans définition exhaustive, se rapportant à un ensemble historique déterminé et constituant en fait « le symbole verbal d'une réalité dont on ne préjuge pas la structure »<sup>38</sup>. Dans ce sens, le concept de Germains peut être utilisé un peu comme celui d'Antiquité, lequel fut forgé à partir d'une représentation du passé émanant des intellectuels de l'époque moderne. Les civilisations ayant évolué dans l'Antiquité ne se définissaient bien évidemment pas elles-mêmes comme antiques; la notion historique – ou historique – d'Antiquité est un outil conceptuel pour l'historien moderne afin d'appréhender une réalité *temporelle* passée. La notion de Germains doit donc également être considérée comme un outil conceptuel moderne permettant d'appréhender une réalité *culturelle* passée.

## Notes

- 1 Le présent article se veut une réflexion, comme son titre l'indique, sur la signification et la valeur de l'utilisation par les historiens du terme « Germains » pour désigner les peuples qui, au cours de la période antique, migrèrent progressivement vers la région rhénane. Par ailleurs, les populations d'Europe orientale – notamment les groupes goths – ont connu une évolution distincte des groupes rhénans et entretenu des relations spécifiques avec le monde romain; conséquemment, l'étude de la nomenclature moderne de ces populations mérite son propre traitement et ne sera donc pas l'objet du présent propos.
- 2 La question des représentations du barbare dans l'Antiquité a intéressé plusieurs historiens, voir entre autres Andrew Gillet, « The Mirror of Jordanes : Concepts of the Barbarians, Then and Now », dans Philipp Rousseau (éd.), *A Companion to Late Antiquity*, Oxford, Blackwell, 2007, p. 392-408; Ralph W. Mathisen, « Violent Behavior and the Construction of Barbarian Identity in Late Antiquity », dans Harold A. Drake (éd.), *Violence in Late Antiquity. Perceptions and Practices*, Burlington, Ashgate, 2006, p. 27-35; Liza Méry, « Barbares et civilisés chez les auteurs romains du I<sup>er</sup> siècle », dans *Barbares et civilisés dans l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 153-185; Michel Dubuisson, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain : du concept au slogan », *L'Antiquité classique*, vol. 70, 2001, p. 1-16; Peter Heather, « The Barbarian in Late Antiquity. Image, Reality, and Transformation », dans Richard Miles (éd.), *Constructing Identities in Late Antiquity*, New York, Routledge, 1999, p. 234-258; Yves Albert Dauge, *Le Barabre. Recherche sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, Latomus, 1981.

- 3 Voir Walter Goffart, *Barbarian Tides. The Migration Age and the Later Roman Empire*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006 dont le chapitre 7 – intitulé *None of Them Were Germans* – constitue véritablement un plaidoyer contre l'utilisation du terme anglais *Germans* pour désigner les peuples en migration dans l'Antiquité tardive ainsi que Guy Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 qui s'oppose également en introduction à l'emploi du terme générique *Germans* pour identifier des populations de la fin de l'Empire romain.
- 4 Goffart, *op. cit.*, p. 5.
- 5 « [...] *proximique sunt Germanis, qui trans Rhenum incolunt* [...] » (César, *Bell. Gall.* I, 1). L'appellation « Germains » est également employée en 44 avant notre ère par Cicéron (*Ad Atticum*, XIV, 9, 3). Les sources anciennes utilisées dans le présent article sont issues des éditions des Belles-Lettres.
- 6 Le mot *germanus* – germain – est par exemple utilisé dans l'expression encore actuelle *frater germanus*, c'est-à-dire « frère germain », donc frère véritable, né de mêmes parents.
- 7 L'historien latin P. Cornelius Tacitus rédigea en 98 de notre ère un traité ethnographique et géographique intitulé *De Origine et situ Germanorum* (souvent présenté sous le titre de *Germania*) et portant sur les mœurs et le territoire des populations transrhénanes et transdanubiennes. Son récit, bien qu'empreint d'une subjectivité inévitable et servant une rhétorique romaine, est le témoignage littéraire le plus explicite et le plus détaillé au sujet des populations protohistoriques d'Europe centrale lors des premiers siècles de notre ère.
- 8 « *Ipsos Germanos indigenas crediderim minimeque aliarum gentium aduentibus et hospitiis mixtos* [...] » – « Quant aux Germains eux-mêmes, je les croirais indigènes, et qu'en aucune sorte ni l'établissement d'autres peuples, ni les relations d'hospitalité n'ont produit chez eux de mélange [...] » (Tacite, *Germ.* II) (trad. de J. Perret).
- 9 « διὸ δὴ καὶ μοι δοκοῦσι Ῥωμαῖοι τοῦτο αὐτοῖς θέσθαι τοῦνομα ὡς ἂν γνησίους Γαλάτας φράζειν βουλόμενοι· γνήσιοι γὰρ οἱ Γερμανοὶ κατὰ τὴν Ῥωμαίων διάλεκτον » – « Aussi me semble-t-il que les Romains, en leur donnant ce nom [de Germains], ont voulu signifier qu'ils étaient d'authentiques Gaulois; dans la langue des Romains en effet *Germani* veut dire authentique » (Strabon, *Géo.* VII, 1, 2) (trad. de R. Baladié).
- 10 Plusieurs auteurs anciens décrivent ainsi les limites de la Germanie, voir entre autres Tacite, *Germ.* I; Strabon, *Géo.* VII, 1, 1; Pomponius Mela, *Chorogr.* III, 3, 25.
- 11 C'est, notamment le cas, de l'historien Ammien Marcellin (IV<sup>e</sup> siècle) chez qui le terme *Germani*, sans être totalement absent, apparaît beaucoup moins souvent que celui de *barbari*.
- 12 Le mot *barbari* est en fait une latinisation du mot grec βαρβαροί – *barbaroi* – qui désignait ceux dont le langage était incompréhensible pour un Grec et

sonnait donc « bar-bar » aux oreilles de celui-ci. Le terme avait en fait chez les Grecs une double valeur : il correspondait d'abord à une notion objective et descriptive désignant les non-Grecs sur les plans linguistique, ethnique et géographique; mais il pouvait également référer à un anti-modèle culturel représentant des attitudes s'opposant au modèle culturel valorisé par la société grecque. À ce sujet, cf. Edmond Levy, « Naissance du concept de barbare », *Ktèma*, 9, 1984, p. 5-14; Michel Dubuisson, « Le latin est-il une langue barbare? », *Ktèma*, 9, 1984, p. 55-68.

- 13 Aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, plusieurs groupes de populations dits germaniques, originaires d'Europe centrale, s'établissent progressivement à l'intérieur de l'Empire romain, quittant préalablement le territoire que les Romains nommaient Germanie. Selon A. Chastagnol, l'abandon du vocable « Germaniques » par les auteurs de l'Antiquité tardive – et la préférence pour le mot barbare – s'expliquerait ainsi par la rupture spatiale dans la représentation romaine entre les peuples dits germaniques et le territoire de la Germanie à l'est du Rhin. Cf. André Chastagnol, « La signification géographique et ethnique des mots *Germani* et *Germania* dans les sources latines », *Ktèma*, 9, 1984, p. 101.
- 14 La dénomination de Germaniques – en allemand *Germanen* – apparaît principalement dans le cinquième volume de la *Römische Geschichte* qui porte sur les provinces romaines de la fin de la République à la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère et, par conséquent, traite des conquêtes et des rapports de Rome avec les peuples extérieurs et/ou périphériques. Dans son édition anglaise, ce cinquième tome porte d'ailleurs le titre *The Provinces of the Roman Empire : From Caesar to Diocletian*, Trad. William P. Dickson, New York, Scribner's Sons, 1887.
- 15 L'emploi du vocable « Germaniques » pour désigner les populations participant aux grands mouvements migratoires de la fin de l'Antiquité, longtemps identifiés sous l'appellation d'« invasions barbares », semble surtout se généraliser à partir du XX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, voir John B. Bury, *The Invasion of Europe by the Barbarians*, New York, Russell & Russell, (1928) 1963; Ferdinand Lot, *Les Invasions germaniques : la pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, Paris, Payot, 1935; Pierre Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, Hachette, 1948.
- 16 Au sujet des cultures archéologiques de Jastorf et d'Harpstedt, voir principalement Wiebke Künnemann, « Jastorf – Geschichte und Inhalt eines archäologischen Kulturbegriffs », *Die Kunde*, 46, 1995, p. 61-122; Jochen Brandt, *Jastorf und Latène : Kultureller Austausch und seine Auswirkungen auf soziopolitische Entwicklungen in der vorrömischen Eisenzeit*, Rahden, Marie Leidorf, 2001; Herbert Schutz, *The Prehistory of Germanic Europe*, New Haven, Yale University Press, 1983, p. 309-311.
- 17 Cf. Iaroslav Lebedynsky, *Les Indo-Européens. Faits, débats, solutions*, Paris, Errance, 2006, p. 23-24; James P. Mallory, *À la Recherche des Indo-Européens. Langues, archéologie, mythe*, Trad. de Jean-Luc Giribone, Paris, Du Seuil, 1997, p. 101.

- 18 Goffart, *op. cit.*, p. 5.
- 19 De même, le problème de polysémie ne se pose pas non plus en allemand où l'on différencie les termes *Deutschen* et *Germanen*.
- 20 W. Goffart rappelle ainsi avec justesse que ces *Germani* « were alien to such terminology » et que dans l'Antiquité « there were no peoples who called or recognized themselves as Germans ». Goffart, *op. cit.*, p. 5 et 20.
- 21 Goffart, *op. cit.*, p. 5. De même, selon G. Halsall, les populations de langues germaniques ne se reconnaissaient aucune affiliation linguistique : « *Roman ethnographers, to be sure, grouped the inhabitants of the lands north of the Rhine and upper Danube together as Germani but there is no evidence that these people felt themselves to be unified by language. The idea that a shared language created a common identity between Franks and Goths was first attested during eighth-century warfare against the Arabs in Spain* ». G. Halsall, *op. cit.*, p. 17.
- 22 W. Goffart parle d'ailleurs de « nonexistence » des Germains antiques qui seraient plutôt une « illusion of misguided scholars ». Goffart, *op. cit.*, p. 20. L'historien pousse même son raisonnement jusqu'à parler d'anachronisme : « *To evoke Germans and Germany before the Middle Ages is, very simply, an anachronism – an injection of the future into the past* ». Goffart, *op. cit.*, p. 5. Il apparaît cependant essentiel de s'opposer ici immédiatement aux accusations d'anachronisme de W. Goffart puisque, considérant le fait que les sources anciennes démontrent clairement que les Romains nommaient « Germains » la plupart des peuples de l'Europe centrale lors des premiers siècles de notre ère, l'utilisation du mot « Germains » n'est donc pas un anachronisme, mais bien le produit d'une représentation romaine de ces populations.
- 23 Les linguistes datent habituellement du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère la mutation phonétique ayant transformé un dialecte indo-européen en une langue qualifiée de proto-germanique. Cf. Mallory, *op. cit.*, p. 104.
- 24 Cf. Paul Kay et Willet Kempton, « What Is the Sapir-Whorf Hypothesis ? », *American Anthropologist*, 86, 1, 1984, p. 65-79.
- 25 Tacite, *Hist.* iv, 61 et 65.
- 26 Les ouvrages de G. Dumézil au sujet des Indo-Européens et de la trifonctionnalité sont évidemment très nombreux. Voir, entre autres, Georges Dumézil, *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles, Latomus, 1958 où l'auteur propose une reconstruction théorique des fondements socioreligieux des sociétés indo-européennes en s'attachant spécifiquement à la structure idéologique, au fonctionnement religieux théorique et à la hiérarchisation sociale des groupes indo-européens.
- 27 Mallory, *op. cit.*, p. 104.
- 28 Sur la transition entre le Bronze nordique et l'Âge du fer préromain dans le Nord de l'Europe, voir notamment Marie-Louise Stig-Soerensen, « Period VI Reconsidered : Continuity and Change at the Transition From Bronze to Iron

Age in Scandinavia », dans Marie-Louise Stig-Soerensen et Roger Thomas (éds), *The Bronze Age – Iron Age Transition in Europe : Aspects of Continuity and Change in European Societies c. 1200 to 500 BC*, Londres, British Archaeological Reports, 1989, p. 457-492.

- 29 La théorie la plus communément admise au sujet du foyer originel indo-européen est la théorie de la culture des Kourganes, diffusée par l'archéologue Marija Gimbutas dans les années 1950, qui situe l'origine géographique des Proto-Indo-Européens dans les steppes pontiques entre la mer Noire et la mer Caspienne et qui impose donc un mouvement migratoire pour atteindre les territoires du Nord de l'Allemagne. Cf. Marija Gimbutas, *The Prehistory of Eastern Europe. 1. Mesolithic, Neolithic and Copper Age Cultures in Russia and the Baltic Sea*, Cambridge, Peabody Museum, 1956.
- 30 Par exemple, la journée de mardi – en espagnol *martes*, en italien *martedì* – trouve son origine dans le nom du dieu romain Mars, le mot mardi signifiant ainsi « jour de Mars ». Sur la désignation des jours de la semaine, cf. Pierre Brind'Amour, *Le Calendrier romain. Recherche chronologiques*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 256, 263 et 269; Isaac Nicolaw Salum, « A semana hebdomadária origens, expansão e designações », *Alfa*, 18-19, 1972-1973, p. 17-60; Agnes Kirsopp Michels, *The Calendar of the Roman Republic*, Princeton, Princeton University Press, 1967, p. 89, note 6 et p. 192.
- 31 Les anciennes divinités germaniques sont principalement connues par l'entremise de la mythologie nordique et du manuscrit de l'*Edda* rédigé au XIII<sup>e</sup> siècle par Snorri Sturluson et présentant, notamment, la cosmogonie scandinave. Au sujet de l'origine et de la signification des jours de la semaine dans la langue anglaise, cf. Eviatar Zerubavel, *The Seven Day Circle. The History and Meaning of the Week*, New York, Free Press, 1985, p. 12.
- 32 Goffart, *op. cit.*, p. 187. Le terme est également préféré par Halsall, *op. cit.* ainsi que par Thomas S. Burns, *Rome and the Barbarians : 100 B.C.-A.D. 400*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003.
- 33 Les dictionnaires usuels modernes définissent ainsi le mot barbare comme le fait d'être « d'une grande cruauté, inhumain » alors que le sens neutre d'« étranger » est habituellement associé à une utilisation antique.
- 34 L'adjectif « transrhénan » est issu du vocabulaire utilisé dans la littérature ancienne où les qualificatifs cisrhénan – *cisrhenanus* – et transrhénan – *transrhenanus* – servaient régulièrement à caractériser les deux rives du Rhin.
- 35 L'espace géographique couvert par l'Europe centrale fut ainsi variable au cours du dernier siècle. L'expression se présenta d'abord comme une adaptation française du terme *Mitteleuropa*, utilisé par les géographes allemands dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour désigner l'espace géopolitique des « puissances centrales », soit les anciens empires allemands et austro-hongrois. Par la suite, le concept d'Europe centrale regroupa plutôt, pendant la période de l'entre-deux-guerres, les États, pour la plupart nouvellement créés, situés en-

tre l'Allemagne et l'U.R.S.S. Aujourd'hui, l'idée d'Europe centrale est de plus en plus délaissée par les géographes au profit de l'expression « Europe médiane » dont la définition, arbitraire, demeure encore sujette à débat comme le souligne Y. Lacoste : « [...] même des géographes pourtant spécialistes des questions européennes attribuent à cette Europe médiane des limites très différentes et même des localisations extrêmement dissemblables sur le continent européen. » (Yves Lacoste, « Comment définir l'Europe médiane? Géo-histoire et intersections d'ensemble spatiaux », dans Béatrice Giblin et Yves Lacoste (dir.), *Géohistoire de l'Europe médiane : mutations d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, La Découverte, 1998, p. 5.) Sur la question de la définition de l'Europe centrale, voir également Pierre Riquet *et al.*, *L'Europe médiane*, Livre second, Berlin, Reclus, 1996, p. 234; George Schöpflin, « Central Europe : Definitions Old and New », dans Georges Schöpflin and Nancy Wood (dir.), *In Search of Central Europe*, Totowa, Barnes & Noble Books, 1989, p. 7-29.

- 36 Malcolm Todd, *The Northern Barbarians. 100 B.C. – A.D. 300*, Oxford, Blackwell, 1987 (1975).
- 37 Les sources anciennes mentionnent, par exemple, régulièrement le peuple des Frisons – *Frisii* – (voir, entre autres, Tacite, *Germ.* xxxiv; Pline l'Ancien, *Nat. Hist.* iv, 15, 101), tribu localisée sur la rive droite du Rhin à proximité de la mer du Nord et étant à l'origine des communautés historiques frisonnes, de la langue frisonne et de la province de la Frise – *Friesland* – aux Pays-Bas.
- 38 Henri-Irénée Marrou, *De la Connaissance historique*, Paris, Seuil, 1975 (1954), p. 159.